Bulletin météorologique

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **59 (1921)**

Heft 11

PDF erstellt am: **24.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-216283

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Puis il n'arrosait jamais ses épaules en portant sa brante. Ce second point était un mystère qui nous intriguait, une de nos joies étant de suivre chaque porteur de brante, de chercher à le troubler dans son allure et lorsque nous avions réussi à lui faire exécuter un mouvement brusque et à voir une bonne « giclée » l'inonder, c'était pour nous une grande joie. Le truc du père Baillif nous intéressait donc. Mais comme il défendait qu'on monte sur le bassin et qu'on touche au goulot pendant que sa brante se remplissait, et comme il était toujours armé d'une canne et qu'il maniait la dite canne aussi bien qu'un tambour-major, on n'osait trop s'approcher.

Avec des ruses de Sioux sur le sentier de la guerre, ruses qui nous étaient familières, car notre jeu favori était la mise en action des contes de Cooper, le secret fut un jour découvert par un *Oeil de Faucon* de notre bande, lequel avait réussi à se dissimuler derrière la chèvre de la fontaine de la Caroline.

Dans la brante flottait une planchette dont le flottement amortissait les écarts imprimés au contenu liquide par les mouvements du porteur.

— Je sais ce qu'il a dans sa brante, s'écria l'heureux mortel oubliant son rôle de Sioux.

— Ah ! vermine, satané gamin ! hurla Baillif, coupant court à une phrase sentimentale qu'il était en train de siffler à la mère Charles qui faisait sa lessive au petit bassin.

Saisissant sa brante, il la vidait et la rinçait copieusement. Pour rien au monde il n'aurait voulu apporter au client une eau qu'il aurait pu supposer être entrée en contact avec les lèvres ou les mains de qui que ce soit.

C'était pour lui une perte de temps, mais le temps n'était pas si cher alors qu'à présent et les gens consciencieux étaient plus nombreux que de nos jours.

Lorsque le service des eaux fut installé dans chaque cuisine on ne vit plus qu'occasionnellement des brantes, des arrosoirs, des « cocasses » aux fontaines publiques. Elles en ont l'air attristé et laissent couler leurs goulots mélancoliquement; c'est du moins l'impression que j'en ai lorsque je les regarde. Alors aussi s'éteignit à tout jamais le gai et clair sifflet du père Baillif et son pas régulier cessa de se faire entendre dans les cages d'escaliers plus ou moins sonores. Lausanne alors tourna une page de son histoire. Hélas combien en a-t-elle tourné depuis, que beaucoup regrettent. *J- Marti.*

Bulletin météorologique. — Vers 1880, le père A., géomètre, rédigeait ainsi le bulletin météorologique

« La municipalité est à variable, le syndic en dessous de zéro; le Conseil communal à vents et tempêtes, les contribuables sont à très sec. »

A la montagne. — En Bretaye, quelques dames et demoiselles en promenade se font servir du lait au grand chalet. Survient le magnifique troupeau de chèvres du père M.

Les promeneuses manifestèrent leur étonnement de ce que des chèvres ont des cornes et d'autres pas. Le père M. leur donne alors l'explication suivante :

— Les chèvres qui ont des cornes sont déjà mariées; les autres, sans cornes, ce sont les demoiselles.

ON S'EN LÉCHA LES „POTTES"

NOUS extrayons l'amusant récit que voici de l'*Union Helvétique,* journal auquel, jadis — c'était pendant la mobilisation — il fut adressé par son correspondant vaudois.

Une compagnie de Vaudois avait pris ses cantonnements dans je ne sais quel village du canton de Soleure. Chacun trompait comme il pouvait l'ennui de ce séjour forcé, qu'un drill à la prussienne ne suffisait point à charmer. Un groupe d'Ormonans, curieux de faire un jour diversion au rata, se fit servir, un dimanche, un petit gueuleton à l'auberge du Bœuf — ou peut-être du Cerf. Le nom n'importe pas : ce n'est pas de bêtes à cornes qu'il s'agira dans cette histoire.

Il n'est guère agréable à des gens du Pays de Vaud de discuter en Schwyzer dutch le menu d'un repas. A pratiquer cet exercice, on s'exposerait sûrement à perdre l'appétit tout en exaspérant la soif. Avec toute la confiance que l'on se doit entre confédérés, nos compagnons s'en remirent donc à la sagesse du patron, avisé simplement, dans la langue internationale que tout aubergiste comprend, qu'il eût à leur servir quelque chose de bien.

Il ne s'en fit pas faute et, loyalement, apprêta un civet tout à fait d'après la recette qui veut que, pour faire un civet, on prenne un lièvre et non pas un matou.

Le plat n'était pas sur la table que déjà nos convives en avaient humé les arômes, et diagnostiquaient sûrement sinon le sexe de la bête au moins son genre et son espèce. Pas plus qu'on n'apprend aux vieux singes à faire la grimace, on n'apprendra aux Ormonans à distinguer un lièvre, mort ou vif, cru ou cuit, d'un cabri ou d'un veau ! Le braconnage est, là-haut, la forme la plus ordinaire du péché originel.

Mais l'aubergiste, ignorant de ces choses et jaloux de faire apprécier les merveilles de sa cuisine, crut opportun de venir, aux premières bouchées, renseigner les convives sur l'état civil du ragoût. Avec des clignements d'œil et les airs importants d'un homme qui révèle des mystères insoupçonnés, il répétait, montrait le plat : « Hase ! das ist Hase ! » Du coup la charge fut montée, sans consultation préalable. Chacun se fit la mine de goûter à un mets inconnu dans l'histoire. En les voyant mâcher avec circonspection et se regarder avec étonnement, le Soleurois enflait sa voix pour crier encore : « Hase ! » comme si l'allemand vociféré dût être plus accessible à des cervelles welsches. Peine perdue : les welsches persistaient à n'y rien comprendre. Alors il recourut aux gestes, portant à la tête ses mains qu'il agitait en forme de longues oreilles, puis lançant en avant les bras, pour simuler la course du lièvre poursuivi.

Le succès fut étourdissant : un éclair d'intelligence passa dans le regard du caporal Pernet qui, triomphalement, s'écria : « Verstanden », et se mit à braire : « Hi ham ! hi ham ! hi ham ! »

Suffoqué, le pauvre aubergiste prit sa tête à deux mains, sans songer cette fois à s'en faire encore des oreilles, et tout courant s'en fut dans sa cuisine exhaler son indignation.

Les rires homériques dont on salua sa retraite n'empêchèrent qu'au surplus on ne fît grand honneur au civet de bourrique. Mais il est maintenant, au canton de Soleure, un excellent confédéré auquel vous ne ferez pas croire qu'un Vaudois puisse avoir un atome de jugement...

Et voilà ! — L'autre jour un citoyen se met à sa fenêtre pour voir passer un cortège. Il se penche un peu trop, bascule et tombe sur le trottoir. Un cri d'effroi dans la foule. On s'empresse autour de la victime. Un attroupement se forme.

Par miracle, le bienheureux ne s'est fait aucun mal. Pas la moindre éraflure. Il se relève souriant et, se tournant vers les curieux qui l'entourent :

— Voilà ce que c'est de n'avoir jamais commis d'excès.

LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE

(Histoire ancienne.)

Un jour le roi d'Espagne dit à Colomb :

— Saurais-tu découvrir l'Amérique ?

— Oui, dit Colomb, si tu me donnes un vaisseau.

Il eut son vaisseau et fit voile du côté où il pensait que se trouvait l'Amérique. Ses matelots commençaient à se plaindre, déclarant qu'ils ne croyaient pas à l'existence de cette Amérique dont on leur faisait entrevoir la découverte. Mais après de longs jours, la vigie vint dire au maître :

— Colomb, je vois la terre !

— C'est l'Amérique ! s'écria Colomb.

En approchant davantage, il voit le pays couvert d'hommes noirs. Colomb leur crie :

— Est-ce ici l'Amérique ?

— Oui, répondent-ils.

Alors Colomb leur demanda :

— Je suppose que vous êtes des nègres ?

— En effet.

Puis le chef de ceux-ci d'ajouter :

— Je suppose que tu es Christophe Colomb ?

— Juste ! Tu l'as deviné.

Alors, le chef des noirs se tournant vers les siens :

— Mes amis, il n'y a pas à tortiller, nous sommes découverts !

REVENONS-Y

BENJAMIN Vallotton a écrit, il y a quelque temps, pour la *Tribune de Genève,* un article dans lequel il déplore avec justesse — et il n'est pas le seul — la disparition des préceptes de la bienséance même la plus élémentaire. Il appelle cela la « crise de la politesse ».

Un certain féminisme mal compris — car il en est un excellent — contribue, dit-il, à cette déroute de la politesse. Combien de jeunes filles, dites modernes, parlent argot, recherchent un certain débraillé d'allure, de gestes et de paroles, dans l'idée que cette vulgarité est synonyme d'émancipation ! Et les jeunes gens qui tournent autour de ces fâcheuses amazones usent sans retenue de la liberté qu'on leur offre, qu'on sollicite d'eux. Tout en parlant, de part et d'autre, on se lâche des bouffées de fumée dans le visage, on se traite en camarades, en vieux copains, on use du langage des tranchées. Cela n'est rien, sans doute, mais la courtoisie, la distinction, la politesse sont pourtant de bien jolies choses qui ont un sens et une valeur.

L'autre jour, nous assistions à une petite scène bien significative. Un galopin de seize ans, peut-être, aborde un vieillard de sa connaissance. De la main, il esquisse un très vague salut militaire. Puis, avec une familiarité dont chacun pourra apprécier la saveur, il a ces mots : « B'jour, monsieur. Ça roule ?... »

Dans nombre de familles, les enfants passent une partie de leur temps à dire à leur père ou à leur mère : « T'en fais pas ! » Ce n'est pas méchant, évidemment, mais cela ne dénote pas un très vif sentiment des nuances.

Un livre écrit au temps où l'on s'appliquait à être poli, renferme les lignes que voici et qui sont bonnes à méditer :

« On doit user de politesse envers tout le monde, même à l'égard des gens les plus grossiers afin de les apprivoiser peu à peu, de les toucher, de les gagner insensiblement et de finir par leur appliquer le désir d'imiter ceux qui les traitent avec tant de douceur et de bonté. Les devoirs de la politesse ne sont nullement frivoles, comme on ne le pense que trop généralement. Tout devoir, dit Cicéron, qui se rapporte au maintien de la Société humaine est préférable à celui qui n'a pour objet que la science ou l'instruction. »

Dernièrement, dans un article qui a eu de l'écho, M. Georges Lecomte, ancien président de la Société des gens de lettres, disait que nous vivons la cigarette au bec et les mains dans les poches, que nous en sommes au règne du chapeau vissé.

Voici quelques lignes de cet article :

« La vie de société n'a d'agrément que si elle s'accompagne d'un minimum de civilité. Comme la vie est plus plaisante lorsqu'on est en contact avec des gens qui ne parlent pas toujours d'eux-mêmes, ne vous coupent pas la parole, semblent écouter ce qu'on leur dit, ne vous marchent pas sur les pieds, ne vous meurtrissent pas les côtes pour passer devant vous et ne croient pas que le dernier cri de l'élégance consiste à faire retentir sans cesse des mots qui n'ont de beauté que sur le champ de bataille, aux heures d'énergie suprême... Derrière tous ces lâchages successifs pouvons-nous ne pas apercevoir une fois de plus l'absence de vie intérieure qui fait trop souvent de nos contemporains des convulsifs et des vertigineux cherchant le bonheur là où il n'est pas ? »

Comme tout cela est vrai. C'est pourquoi, peut-être, cela est si méconnu.

Une ligne de plus. — Deux poivrots sont assis sur le parapet à Ouchy. Ils se racontent leurs mécomptes. Leurs pifs rubicond reluisent au soleil.

— Moi, dit l'un, j'ai envie de fonder une ligue contre l'abus de l'alcool dans l'industrie. *P.*